

Introduction *

par Danielle GOUREVITCH **

Chers amis, Chers collègues, Mesdames, Messieurs,

Certains d'entre vous savez depuis notre rencontre basque en 2007 que je suis la Bécassine de la Société, étant née dans le Morbihan et ayant passé mon enfance à Pluméliau, Saint-Servan puis Rennes. J'ai donc grandi au cœur d'une querelle patriotique de clocher : où s'arrête la "vraie" Bretagne, et Nantes est-elle en Bretagne, ou encore est-ce la langue bretonne qui fait la Bretagne ? Pourquoi jusqu'à la fin du XXème siècle, seul le département du Morbihan a-t-il porté un nom breton, celui de la petite mer qu'est le magnifique golfe du même nom ?

Mon père travaillant dans l'administration universitaire, je considérais que toute "vraie" ville était nécessairement une ville universitaire et j'avais été éberluée de constater que si Rennes post-révolutionnaire était ville universitaire depuis 1896 et avait une Faculté de médecine depuis 1954, Nantes n'avait "rien" et n'était "rien" : Jean-Pierre Kernéis devait être le premier président de l'Université de Nantes, avec une Faculté mixte de médecine et pharmacie apparaissant avec ses armoiries en 1956. Et je ne savais pas le long passé de la médecine nantaise avec une première faculté de médecine, créée par le duc François II dès 1460 : où l'on voit que l'amour de la petite patrie n'a pas que du bon ! Mais j'ai appris depuis et je vais apprendre encore. Nous allons apprendre.

En effet pour nous accueillir ici le triumvirat constitué par deux médecins et un antiquisant a remarquablement fonctionné : François Legent, mon vieux complice, depuis le livre dirigé par lui et publié en 1999 *Prosper Menière. Auriste et érudit (1799-1862)*. Et le 102ème congrès d'ORL qu'il présidait en 1997 pour lequel il me demanda le discours d'honneur, avec la collaboration de Paule Noël, sociétaire de la Comédie française. Charles Dubois dont les travaux sur Laennec, notamment publiés dans notre revue *Histoire des sciences médicales*, ont clarifié tant de points négligés. Et Frédéric Le Blay, mon ancien élève, depuis son DEA à Paris, puis sa thèse, soutenue à Nantes sous la direction de Jackie Pigeaud qui a fait beaucoup pour l'histoire de la médecine, de la psychiatrie et de la philosophie médicale en général, et à Nantes en particulier après le doyen Kernéis, d'illustre mémoire : c'est un plaisir de vous annoncer que ses élèves préparent pour Pigeaud, au Québec, un volume de mélanges. Monsieur Le Blay, devenu maître de conférences à la Faculté des lettres, est devenu du même coup un vrai Nantais, dévoué à son université ; il a déjà organisé un colloque sur la transmission des savoirs antiques,

* Comité de lecture du 16 mai 2008.

** 21, rue Béranger, 75003 Paris.

dont les actes sont en cours de publication ; il collabore au centre François Viète (Épistémologie, Histoire des sciences et des techniques) qui s'associe à nos travaux. Je me suis laissé dire que M. Le Blay est prêt à encore plus de dévouement et de disponibilité en faveur de son université.

Quant à Viète, ce juriste éminent qui devint un mathématicien de très haut vol (en 1571, son *Canon mathematicus* présente de nombreuses formules de cosinus et sinus qui simplifient les calculs), né en 1540 en Vendée, particulièrement cher à Jean Dhombres, il n'était pas Nantais, et même, en 1573, fut nommé conseiller au parlement de Rennes : déjà, toujours, la querelle bretonne.

Et c'est un plaisir de se laisser conduire par ces guides pour suivre leur programme scientifique et culturel, ainsi que par les collègues du plus haut niveau qu'ils ont su associer à cette entreprise. Nous les en remercions.

J'ajoute que nous sommes une petite cinquantaine pour cette rencontre, membres et amis de la SFHM. C'est beaucoup. C'est beaucoup, si l'on veut. C'est peu, si l'on préfère. Une possibilité nous est offerte, par l'Assistance publique et l'hôpital Cochin en particulier, de passer à une télé-diffusion des séances en temps réel sur internet, ce qui élargirait beaucoup notre audience. J'aimerais avoir des réactions à cette possibilité pendant ce séjour breton.

Réponse à Danielle Gourevitch *

par Frédéric LE BLAY **

Madame le Professeur, Chère Maître,
Mesdames et Messieurs, Chers collègues,

Lorsque nous travaillions à l'organisation de ces journées nantaises, il nous est apparu que la participation du Centre François Viète, dont les travaux couvrent l'épistémologie et l'histoire des sciences et des techniques, s'imposait d'elle-même. Je remercie donc mon collègue Stéphane Tirard d'avoir répondu présent et de nous honorer de sa participation ce matin. Comme vous pourrez vous en apercevoir, il ne serait ni présomptueux ni excessif de parler d'école nantaise en matière d'histoire des sciences. Notre université peut légitimement s'enorgueillir d'occuper depuis longtemps ce terrain et d'y avoir acquis une partie de ses lettres de noblesse.

Le plaisir que mes collègues et moi-même avons à accueillir la médecine et ses représentants, praticiens ou historiens, en Faculté des Lettres et Sciences humaines n'est pas petit. Il y a quelques semaines, j'ai accueilli ici-même M. le Professeur François Legent, afin d'effectuer en sa compagnie une reconnaissance des lieux. Tandis que nous cheminions entre le bâtiment de la Censive et celui du Tertre, il me fit la remarque suivante, que je me permets de citer, de mémoire : "Finalement, la Médecine pourrait très bien se

* Comité de lecture du 16 mai 2008.

** Université de Nantes, Faculté des Lettres et Sciences humaines, rue de la Censive du tertre, 44000 Nantes.

trouver en Lettres et Sciences humaines !". Cher collègue, vous ne pouviez mieux penser ni me réjouir davantage. La Médecine, en tant que pratique autonome et unifiée, dont la dignité est l'opinion la plus communément partagée tant son importance relève de l'évidence, possède ses propres écoles et facultés. Mais autorisons-nous à imaginer un instant que, sous l'emprise de je ne sais quelle lubie, les autorités de la République décident de rattacher les études médicales à un plus vaste ensemble... Quel serait le choix le plus judicieux ? Il y a là un cas d'école qui ferait l'objet d'une très belle *disputatio* dans les règles de l'art. Certes, je crois qu'un rattachement à la Faculté des Sciences serait l'option à laquelle la majorité se rangerait tout naturellement. Et ce n'est certainement pas mon collègue Stéphane Tirard, biologiste de son état, qui viendra contredire. Mais il n'est pas défendu de rêver un peu... et de supposer qu'il y en aurait, et peut-être pas des moindres, pour défendre un rattachement au domaine des Lettres et Sciences humaines. Car la médecine est bien une science de l'Homme, objet instable, mouvant et mystérieux s'il en est. Vous le savez bien, l'histoire de votre discipline peut fièrement revendiquer parmi ses plus illustres représentants des lignées d'érudits et de lettrés dont l'influence sur l'histoire de la culture et des idées est considérable. Cette histoire commence avec Hippocrate et Galien ; elle ne s'est jamais interrompue depuis. L'Humanisme renaissant, pour ne citer que lui, n'eût pas été ce qu'il fut sans les médecins. Et Laennec, auquel nous consacrons cette matinée, est en lui-même l'incarnation de l'homme de culture. Ce n'est en effet pas un hasard si Madame Gourevitch et bien d'autres - dont moi-même - avons emprunté, avec humilité, la voie "royale" pourrais-je dire qui mène de la philologie classique à la médecine. Car cette voie a le mérite d'offrir un cheminement à double sens.

Il convient ici de citer un texte cher à celui qui fut mon maître en ces lieux, et auquel notre Faculté et l'histoire de la médecine doivent tant, M. le Professeur Jackie Pigeaud. Maintes fois je l'ai entendu revenir, à raison, sur la préface du *De medicina* de l'encyclopédiste latin Celse, où se trouve posé un mythe fondateur, celui de la séparation de la médecine d'avec la philosophie : nous y lisons en effet d'Hippocrate, que "homme remarquable par l'art et le style, il sépara la médecine de la philosophie" (*a studio sapientiae disciplinam hanc separavit, uir et arte et facundia insignis*). Quelle est donc cette *sapientia* dont le grand auteur, *facundia insignis*, sépare la médecine ? La science de toutes les sciences, celle qui ne se donne aucune limite, cherchant à embrasser d'un même mouvement de l'esprit tous les savoirs humains. C'est cette *sapientia* que nous avons l'ambition de transmettre ici, en Faculté des Lettres et Sciences humaines. Et si cette séparation hippocratique signifie, pour la Médecine, l'accession à l'âge de la majorité, celui où l'on peut enfin voler de ses propres ailes, elle ne saurait être un divorce. Jamais la Médecine et les Lettres, la Médecine et la Philosophie, la Médecine et l'Histoire ne se sont perdues de vue. Et si d'aventure il arrivait qu'elles le fissent, l'adage qui veut que science sans conscience ne soit que ruine de l'âme connaîtrait sa réalisation la plus tragique. Notre alliance, notre union est celle d'une science et de sa conscience. Et l'on ne saurait même pas invoquer la distribution des rôles, aux uns le corps, aux autres l'âme, puisque vous savez tous qu'il n'y a pas de corps sans âme ni d'âme sans corps. Je parle naturellement de notre destinée ici-bas, et je laisse le reste à la théologie. La finalité que nous nous donnons est bien la même : aider notre prochain à vivre bien et pleinement.

C'est pourquoi, mes très chers collègues, vous trouvez en Danielle Gourevitch le plus précieux des soutiens et en tous ses collègues ès Lettres et Sciences humaines, eux aussi docteurs de leur état, docteurs en conscience peut-être, vos plus dévoués alliés. Vous m'autoriserez donc à lancer l'appel suivant, sans aucun esprit partisan, attitude qui m'est bien étrangère : bienheureux ceux d'entre vous qui connaissez la joie d'être les représentants d'un savoir et d'une pratique dont nul n'oserait remettre en cause la légitimité ou

l'utilité. L'épanouissement de votre discipline est pour nous tous une évidence et ce dont nous vous sommes redevables n'a pas de prix. Mais ayez une pensée pour nos chères études, celles que nous avons le privilège d'enseigner ici, qui subissent depuis quelque temps les coups de butoir d'une remise en cause de plus en plus affirmée. On n'a jamais autant clamé l'importance de la recherche ; dans le même temps, on n'a jamais fait si peu de cas de la recherche que, nous aussi, nous faisons avancer. Je déteste les prêcheurs d'Apocalypse et je ne prendrai donc pas cette posture. Les choses ne sont jamais aussi dramatiques qu'on le prédit... Mais permettez-moi d'exprimer devant vous une inquiétude légitime. C'est que nous autres sommes assez inutiles, puisque nous ne produisons rien d'autre que de la beauté, du rêve, des idées et de la culture. Aux disciplines que je représente, je pourrais associer ce que Hemingway disait de la musique : "On peut vivre sans musique, mais moins bien". Et nul plus que le médecin ne sait ce que "bien vivre" signifie pour les êtres fragiles et malades que nous finissons tous par devenir.

Je redis donc le plaisir que j'ai à voir la médecine et les lettres réunies en ce lieu, ce lieu où vous êtes chez vous. Et je compte sur vous pour être, partout où cela sera nécessaire, nos plus fidèles ambassadeurs, pour que l'on n'oublie pas que nous sommes la conscience – une conscience parfois turbulente certes – dont nulle science ne pourrait se passer.